

TUCHE ET AUTOMATON - Lacan

Tuchê et Automaton.

Introduction à l'Introduction au séminaire sur *La Lettre volée*

Par Agnès Sofiyana

Pages 199 à 220

A l'entrée du séminaire sur *La Lettre volée*, Lacan expose clairement son ambition de mettre en évidence l'automatisme de répétition dans l'insistance de la chaîne signifiante, caractérisée par l'ordre symbolique, et dont l'ambition toujours renouvelée est d'atteindre, par des déplacements du signifiant, la lettre oubliée, cachée, qui manque sans cesse à sa place dans le symbolique, et dont l'inconscient garde la trace, dans le réel, sans qu'aucun savoir puisse l'en déloger.

Pour ceux qui s'étonnent ou s'émerveillent des coïncidences à répétition, les deux faces du hasard distinguées par Aristote, *????* et *????????*, trahissent la suprématie du signifiant dans le discours et dans l'acte du sujet. C'est ce que Lacan se propose d'illustrer dans l'article qui prolonge le séminaire sur *La Lettre volée*, et qu'il titre paradoxalement Introduction, en prenant appui sur le jeu du « pair ou impair » raconté par Dupin dans la nouvelle d'Edgar Allan Poe.

Et puisque « tout point qui demande réflexion s'offre le plus favorablement à l'examen dans l'obscurité » nous dit Lacan, reprenant les mots de Dupin, nous examinerons ici l'énigme de la quête de la lettre en souffrance à la lumière obscure de la règle du temps logique, exposée par Lacan en 1945.

Mon intervention de ce soir **[1]** porte sur la séance prononcée par Jacques Lacan le 26 avril 1955, pendant son séminaire sur *L'au-delà du principe de plaisir* en 1954-1955 (édité au Seuil sous le titre *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*), séance intitulée Séminaire sur *la Lettre volée* d'Edgar Allan Poe (1845), et publiée du vivant de Lacan en ouverture des *Écrits* de 1966. La publication de cette séance a donné lieu à l'écriture postérieure d'un texte intitulé « Introduction », censé éclairer le séminaire – censé car à la première lecture ce texte plonge en général le lecteur dans un brouillard sans nom, si ce n'est dans la répulsion !

***La Lettre volée* – Regards et temps logiques**

Presque tout le monde connaît, sans pour autant l'avoir lu, l'histoire de *La Lettre volée* d'Edgar Allan Poe : il arrive en effet que, en cherchant un objet (clé, tire-bouchon, chaussettes, etc.) manquant à sa place, l'on s'évertue à regarder partout où il pourrait plausiblement être, pour qu'enfin, après avoir presque abandonné les recherches, quelqu'un d'autre (époux, épouse, enfants, collègue, etc.) trouve l'objet en question en s'exclamant : « M'enfin, il était là, sous ton nez et tu ne l'as pas vu ! »

Alors, se peut-il que, habité par un souvenir *déformé* de l'objet cherché, nous ne puissions voir ce qui est visible, quand bien même l'objet serait à portée de regard ?

À la fin de la nouvelle d'Edgar Allan Poe, la lettre volée, quelque peu chiffonnée, est affichée, en évidence, à la portée de tous les regards et pourtant, tous les regards la ratent, sauf celui de Dupin, qui n'est pas dupe, et qui ne se laisse pas éblouir par le souvenir de la gravité de la lettre.

Le *regard* porte donc conséquence ici.

Rappelons les faits : l'histoire met en scène des protagonistes, qui, comme au jeu de la chaise musicale, s'échangent leurs rôles et répètent une même scène inaugurale où les regards se voilent ou se dévoilent :

- première scène : le roi (qui ne voit rien), la reine (qui voit que le roi ne voit rien et se leurre d'être la seule à voir), le ministre (qui voit que ce qui est à cacher est à découvert et veut s'en emparer) ;
- deuxième scène : la police (qui ne voit rien), le ministre (qui voit que la police ne voit rien et se leurre d'être le seul à voir), Dupin (qui voit que ce qui est à cacher est à découvert et veut s'en emparer).

Lacan interprète le premier vol de la lettre (le ministre volant la lettre sous le nez de la reine, alors que le roi est en position de voir) comme la scène *primitive* et le second vol (Dupin dérobant la lettre au ministre et la remplaçant par un faux, alors que la lettre est en position d'être vue) comme une *répétition* de la scène primitive.

C'est donc « l'intersubjectivité où les deux actions se motivent que [Lacan veut] relever, et les trois termes dont elle les structure » en ceci que, dans chacun des vols, les actions « répondent à la fois aux *trois temps logiques* par quoi la décision se précipite, et aux trois places que [la lettre] assigne aux sujets qu'elle départage **[2]** ».

Lacan fait ici allusion à son article intitulé *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée* et datant de 1945 (soit 10 ans avant ce séminaire). Il en fait clairement référence, mais ne développe pas les trois temps identifiables dans chaque scène, ce que je vais faire maintenant.

Trois temps logiques donc dans la scène primitive : *l'instant du regard* (le ministre voit que le roi ne voit pas), *le temps pour comprendre* (le ministre voit que la reine voit la lettre et qu'elle voit que le roi ne voit pas la lettre) et *le moment de conclure* (le ministre dérobe la lettre sous le regard de la reine qui ne peut rien faire sous peine d'attirer l'attention du roi sur ladite lettre).

Et dans la scène répétée, les trois temps se reproduisent de manière quasi identique, en remplaçant le roi par la police, la reine par le ministre et le ministre par Dupin. La seule chose qui reste à sa place, c'est la *lettre*, dont le rôle peut être imagé par un pivot ou un axe de rotation, ou encore une chaise musicale, autour de laquelle les acteurs tournent, tout en ne cessant d'y jeter un œil afin de saisir l'opportunité de s'y asseoir, sur la chaise, pas sur la lettre !

Ainsi, les déplacements des trois acteurs sont « déterminés par la place que vient à occuper le pur signifiant qu'est la Lettre volée, dans leur trio » et c'est précisément cette *persistance du signifiant* qui permet à Lacan d'y voir un *automatisme de répétition*, au sens freudien.

Sans aller trop loin dans notre développement, disons, pour l'instant, que la Lettre tient la place du *signifiant*, qui se dérobe alors même que la répétition prétend à y accéder. Cette dérobade du signifiant (ici dans une pureté à rendre Poe lacanien) est une conséquence inéluctable de la *suprémie du symbolique* sur le réel.

Répétition, *Tuchê* et Automaton

C'est ce que l'Introduction va nous montrer, mais avant de plonger dans le vif du sujet, et puisque, souvent, ce qui suit éclaire ce qui précède, éclairons donc ce que Lacan appelle l'automatisme (ou compulsion, ou contrainte) *de répétition* (*Wiederholungszwang*) et ses rapports avec le réseau des signifiants, en lisant d'une part le séminaire *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-1955) et celui plus tardif, des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, en 1963-64.

Dans *Le Moi dans la théorie de Freud...* Lacan avait précisé que la répétition est *au-delà du principe de plaisir* ; en d'autres termes la répétition n'est pas exclusivement une conséquence du désir de reproduire ou de retrouver un plaisir passé ou/et perdu.

Mais, alors, qu'est-ce que la répétition ?

Le 26 janvier 1955, pendant le séminaire sur *Le Moi dans la théorie de Freud...* Lacan dit que la *répétition* est « quelque chose qu'il nous faut concevoir comme lié à un processus circulaire de *l'échange de la parole*, à un circuit symbolique extérieur au sujet, qu'il faut littéralement penser être lié à un certain groupe (disons) de support humain, d'agents humains [...] petit cercle qui est impliqué dans ce qu'on appelle le *destin* du sujet, [...] dans lequel est inclus le sujet indéfiniment, jusqu'à ce qu'enfin de compte le sujet comprenne », et il poursuit en disant que, dans cet échange symbolique de paroles, « quelque chose échappe au sujet et continue, revient et trouve son chemin pour revenir, insiste, revient, se déclare toujours prêt à rentrer dans la danse du discours intérieur ». Nous pouvons cerner là quelque chose qui vient légitimer, à l'insu de Lacan, le processus analytique, où justement le sujet a l'opportunité éventuelle d'entendre, au sens de comprendre, « dans quel rond du discours il est pris et du même coup dans quel autre rond il est incité à entrer ».

Ce sont donc les *échanges symboliques*, extérieurs et/ou intérieurs, supportés par le discours, qui conduisent ce qu'on appelle notre *destin*. Il y a aussi tous ces événements heureux ou malheureux : incidents, accidents, circonstances, opportunités, occasions, imprévus ou contretemps, contingences, coïncidences et rencontres qui sèment sur notre chemin des choix, des éventualités ou des alternatives qui elles aussi conduisent notre destin. Ce que les déterministes appellent la destinée ou la fatalité et que d'autres nomment la chance, la fortune ou encore le *hasard* de l'existence – ce qui me fait associer librement sur l'inquiétante étrangeté... mais nous y reviendrons.

Alors le hasard existe-t-il en dehors de toute subjectivité ? La question avait déjà titillé l'esprit d'Aristote, puisqu'en ce qui concerne les ficelles du destin, il était déjà de sens commun que « beaucoup de choses existent et arrivent par l'action de la fortune et par celle du hasard [3] ».

Aristote distinguait deux causes accidentelles : d'une part le *hasard* dit *automaton* des phénomènes dont la cause finale est vaine ou d'une causalité sans but, et qui relèvent de la nécessité, comme les événements accidentels de la nature : un mur qui s'effondre, une tempête qui se déclare, un séisme, ou encore un dessin sur le pelage d'un chat (comme dans la nouvelle *Le Chat noir* d'Edgar Allan Poe), etc. et d'autre part la *fortune* ou *tuchê* des phénomènes qui constituent le véritable hasard de la rencontre accidentelle, bonne ou

mauvaise, et qui ne peut se comprendre sans l'intervention de notre pensée : coïncidences et contingences qui relèvent de l'irrégularité, de l'aléatoire, du chaos imprévisible.

Lacan reprend ces deux concepts aristotéliens dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Il dit que l'*automaton* est proche de l'arbitraire, *Willkür*, tandis que la *tuchê* est proche du hasard, *Zufall* [4].

L'*automaton* est le réseau des signifiants

Le hasard de la nature est en effet arbitraire, comme nous le démontrent mathématique, physique, chimie et biologie avec leurs nombreuses équations qui régissent la nature, l'organisme humain ou animal.

« Rien, en effet, ne peut être fondé sur le hasard – calcul de chances, stratégies – qui n'implique au départ une structuration limitée de la situation, et cela en termes de signifiants [5]. »

C'est évidemment aussi le cas dans tous les domaines où la mathématique sert d'outil de prédiction ou d'anticipation, par exemple en psychométrie, en théorie des jeux (et de la bourse), en sociologie, où les situations sont examinées en termes de probabilités, donc de chance d'apparition, et où le signifiant est maître en sa demeure, parce qu'à partir des données initiales d'un problème, l'on peut dresser la carte des possibilités avec la certitude que l'exhaustivité des issues est atteinte.

C'est ce que Lacan introduit lorsqu'il nous rappelle que « quand la théorie moderne des jeux élabore la stratégie des deux partenaires, ils se rencontrent avec les chances maxima, chacun, de l'emporter à condition de, chacun, raisonner comme l'autre [6]. »

L'*automaton* est donc le réseau des signifiants, support de la parole et du discours. Le discours qui se répète est donc à situer du côté de l'*automaton*, sans but, réglé comme une équation, quand bien même ce discours aurait les qualités d'une association libre, c'est-à-dire emporté par le hasard de la pensée.

Cependant, même si les mathématiques sont très puissantes (n'ont-elles pas confirmé que la nature était écrite dans le langage mathématique, comme l'affirmait Galilée ?), elles ont connu au début du xx^e siècle des bouleversements identitaires avec la démonstration du théorème d'incomplétude de Gödel et l'émergence de la théorie du chaos, qui nous parle particulièrement ici : même la nature recèle des imprévus absolus. Lorsque ces imprévus apparaissent dans le discours, on les nomme parfois *lapses*. Aristote, lui, aurait pu les qualifier de *tuchê*.

La *tuchê* est la rencontre du réel

La *tuchê* est à rapprocher de l'inquiétante étrangeté, elle contredit le déterminisme et introduit la dimension de l'aléatoire dans la causalité du sujet. La *tuchê* est le hasard pur, ce qui ne peut être deviné à l'avance, ni prédit, encore moins calculé. Cependant, la *tuchê* relève aussi d'une causalité intentionnelle, selon Aristote, qui est assujetti à un choix de la pensée, choix certes insu, qui a pour effet une *rupture de l'ordre* (syntagme emprunté à Danielle Eleb).

Lorsque Lacan réinterprète la notion aristotélicienne, il ajoute que la *tuchê* a aussi un lien avec la *répétition* : « Ce qui se répète est toujours quelque chose qui se produit – l'expression nous dit assez son rapport à la *tuchê* – comme au hasard [7]. »

En effet, Lacan nous dit qu'« il n'y a pas lieu de confondre avec la répétition ni le retour des signes, ni la reproduction ou la modulation par la conduite d'une sorte de remémoration agie » : la répétition n'est ni une remémoration, ni une reproduction, mais s'inscrit plutôt dans la *résistance* du sujet analysant : parce qu'il y a résistance à l'analyse, c'est-à-dire à l'appréhension du réel, la répétition se sustente et persévère.

« La répétition est quelque chose qui, de sa véritable nature, est toujours *voilée* dans l'analyse, à cause de l'identification de la répétition et du transfert dans la conceptualisation des analystes [8]. »

Ce qui se joue dans la répétition, contrairement au transfert, c'est la poursuite illimitée du réel : « La fonction de la *tuchê*, du *réel comme rencontre* – la rencontre en tant qu'elle peut être *manquée*, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée – s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention – celle du *traumatisme* [9] », traumatisme en apparence accidentelle, donc contingente, donc hasardeuse. Le trauma a une rôle spécifique dans la compulsion de répétition puisque *c'est en référence au trauma que la répétition se manifeste. Et c'est de la résistance du sujet à la rencontre du réel que la répétition est reconduite.*

Finalement, l'*automaton* est à inscrire du côté du *nécessaire*, de *ce qui ne cesse pas de s'écrire* tandis que la *tuchê* est à reconnaître du côté du *contingent*, de *ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.*

Enfin, il faut ajouter que, bien que *tuchê* et *automaton* soient intimement entrelacés l'un avec l'autre dans le discours et dans les actes du sujet, la *tuchê* est *au-delà* de l'*automaton* et elle *cristallise la rencontre du réel*, à travers une laborieuse répétition du réseau des signifiants, répétition presque condamnée à l'impossible de sa *trouvaille*.

Alors, on comprend mieux maintenant pourquoi Lacan voit un automatisme de répétition dans la persistance de la lettre volée au centre des pérégrinations des personnages de la nouvelle d'Edgar Allan Poe.

Les scènes de *La Lettre volée* se répètent presque à l'identique, rythmées par un *automaton* hasardeux et obstiné pendant que la *tuchê* fait son œuvre, en ratant irrémédiablement sa rencontre avec La lettre, puisqu'on ne connaîtra jamais son contenu. La lettre volée est comme cette autre lettre du roman de Georges Perec, *La disparition* [10] : on ne cesse de parler de *disparitions*, mais on ne s'aperçoit jamais, même pas dans l'épilogue, de La disparition qui, sous notre regard, fait son œuvre.

Automaton et *tuchê* alternent l'un l'autre dans la compulsion de répétition, ce que Freud avait nommé *Wiederholungszwang*, mais contrairement à l'*automaton*, on ne peut programmer la *tuchê* ou forcer le hasard de la rencontre à se manifester.

C'est ce que nous allons voir maintenant, à partir du jeu que Dupin rapporte dans la nouvelle et nous allons voir comment les règles bien dressées de l'*automaton* du réseau des signifiants peuvent être perverties et laisser apparaître une disparition ou une perte, enfin, une *tuchê*, c'est-à-dire une rencontre avec ce réel insaisissable.

Préliminaires

Lacan s'inspire donc du jeu « pair-impair » raconté par Dupin dans *La Lettre volée* : « J'ai connu un enfant de 8 ans, dont l'infailibilité au jeu de pair ou impair faisait l'admiration universelle. Ce jeu est simple, on y joue avec des billes. L'un des joueurs tient dans sa main un certain nombre de ses billes, et demande à l'autre : "Pair ou non ?" Si celui-ci devine juste, il gagne une bille ; s'il se trompe, il en perd une. L'enfant dont je parle gagnait toutes les billes de l'école. Naturellement, il avait un mode de divination, lequel consistait dans la simple observation et dans l'appréciation de la finesse de ses adversaires. »

Bien sûr, l'enfant n'est pas devin... Il est juste suffisamment malin pour avoir développé une stratégie qui ressemble fort aux temps logiques développés par Lacan dans son article de 1945 (*Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*).

Ce jeu fait associer librement Lacan sur la relation binaire absence/présence que Freud avait repéré chez son petit-fils et que nous appelons dorénavant le *fort/da*.

Et puis le jeu, c'est aussi le pari de l'affrontement au hasard, comme dans les jeux de casino ou encore le pari du choix entre la bourse ou la vie. Lacan nous indique en effet que « le pari est au centre de toute question radicale portant sur la *pensée symbolique*. Tout se ramène au *to be or not to be*, au choix entre ce qui va sortir ou pas, au couple primordial du *plus* et du *moins* [11] ».

Ce jeu, ce pari ou ce choix porte en lui la marque irréductible de l'affirmation et de la négation, ou plus généralement de deux opposés, deux contraires ou deux inverses l'un de l'autre.

« Mais présence comme absence connotent absence ou présence possibles. Dès que le sujet lui-même vient à l'être, il le doit à un certain non-être sur lequel il élève son être. Et s'il n'est pas, s'il n'est pas quelque chose, c'est évidemment de quelque absence qu'il témoigne, mais il restera toujours débiteur de cette absence, je veux dire qu'il aura à en faire la preuve, faute de pouvoir faire la preuve de la présence [12]. »

Tout jeu porte en lui une dualité essentielle : échec *ou* succès, *vel* exclusif où l'un exclut l'autre et vice-versa, engendrant donc une perte, d'un recto ou d'un verso.

Le jeu donc, et en particulier le jeu de hasard, est tout à fait adéquat à démontrer l'insistance de la *dimension de la perte* dans la répétition symbolique.

Car la répétition est nécessairement répétition symbolique, voilà ce que nous apporte Lacan de sa lecture de Freud. « L'homme littéralement dévoue son temps à déployer l'alternative structurale où la *présence* et l'*absence* prennent l'une de l'autre leur appel. C'est au moment de leur *conjonction* essentielle, et pour ainsi dire, au point zéro du désir, que l'objet humain tombe sous le coup de la saisie, qui, annulant sa propriété naturelle, l'asservit désormais aux conditions du symbole [13]. »

Lacan nous invite là à considérer l'idée que l'ordre symbolique n'est pas constitué par l'homme mais le constitue, de même que la structure du désir correspond à une logique du langage et ouvre aux choix du sujet certaines combinaisons de signifiants en même temps qu'elle lui en interdisent d'autres.

Alors, faisons ensemble le petit exercice de Lacan et inscrivons une succession de coups répartis *au hasard* (entre guillemets dans le texte) de + et de – symbolisant la présence et l'absence, seule alternative fondamentale du signifiant, d'être ou de ne pas être dans la parole.

Et pour mieux comprendre, prenons un exemple :

+	+	+	-	+	-	-	+	-	+	+	-	-	-	+	-	-	-	-
---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---

L'image représente une série de cases disposées en ligne horizontale. Chaque case contient soit un signe plus (+) soit un tiret (-). Les signes sont alternés de manière régulière tout au long de la ligne. La première case contient un signe plus, suivie d'un tiret, puis un autre signe plus, et ainsi de suite. Cette alternance se poursuit sur toute la ligne.

Première syntaxe

Lacan nous avait éclairé sur la *syntaxe* : celle-ci constitue le sujet, en même temps qu'elle lui échappe, et serait donc en rapport avec l'Inconscient ou peut-être avec sa structure (Inconscient structuré comme un langage). Par ailleurs, dans *Les quatre concepts fondamentaux...*, Lacan nous précise que « l'inconscient se manifeste toujours comme ce qui

vacille dans une *coupure* du sujet – d'où resurgit une *trouvaille*, que Freud assimile au désir [14] ».

Alors, la *tuchê*, rencontre du réel, est aussi rendez-vous avec une *trouvaille* ou une retrouvaille, qui ne peut se dévoiler que dans la *coupure*, mode d'action du signifiant. Nous allons donc jouer au jeu du pair et de l'impair et faire des coupures, nécessairement signifiantes, afin de dévoiler, peut-être, une trouvaille, comme dit Lacan « seul trou qui vaille ».

Si l'on considère des groupes de deux symboles, nous tombons immédiatement dans un tirage à quatre issues (+ +, – –, + –, – +) qui n'apporte aucun élément de structure supplémentaire, nous assure Lacan, en ce sens que l'*automaton* règne.

Par contre, si l'on considère des séquences à *trois termes*, alors l'assertion de certitude anticipée, qui était à l'œuvre dans la divination de l'enfant joueur de Dupin, nous autorise à voir quelque chose d'imprévisible.

Ce n'est qu'avec le dernier temps, le moment de conclure, qu'une séquence prend sens. C'est ce que Lacan nous indique dans « Le temps logique [15]... » : « Mais saisir dans la modulation du temps la fonction même par où chacun de ces moments, dans le passage au suivant, s'y résorbe, *seul subsistant le dernier qui les absorbe* ; c'est restituer leur succession réelle et comprendre vraiment leur genèse dans le mouvement logique. »

C'est ce que nous appellerons par la suite la Règle du temps logique, rtl, où, pour l'appliquer, il nous suffit d'examiner trois temps et de conclure au troisième temps sur ce qui s'est produit.

Nommons alors (1) les séquences définies par la *symétrie* de la constance (+ + +, – – –), (3) celles définies par la *symétrie* de l'alternance (+ – +, – + –) et (2) celles définies par la *dissymétrie* ou l'impair (en anglais *odd*, que Baudelaire traduit par bizarre dans *La Lettre...*) (+ + –, + – –, – + +, – – +) et indiquons sur notre exemple les successions de séquences, sachant que c'est toujours le troisième temps qui indique la nature de la séquence, d'après la rtl :

+	+	+	–	+	–	–	+	–	+	+	–	–	–	+	–	–	–	–
		1	2	3	3	2	2	3	3	2	2	2	1	2	3	2	1	1

L'image représente une grille avec des lignes et des colonnes numérotées. La grille est divisée en cases carrées, certaines contenant des symboles et des chiffres. Les lignes horizontales sont marquées avec des signes plus (+) et moins (–) en haut de chaque case. Les colonnes verticales sont numérotées de 1 à 3 en bas de chaque case. Les chiffres à l'intérieur des cases varient de 1 à 3. La disposition semble suivre un motif spécifique avec des variations dans les symboles et les chiffres à travers la grille.

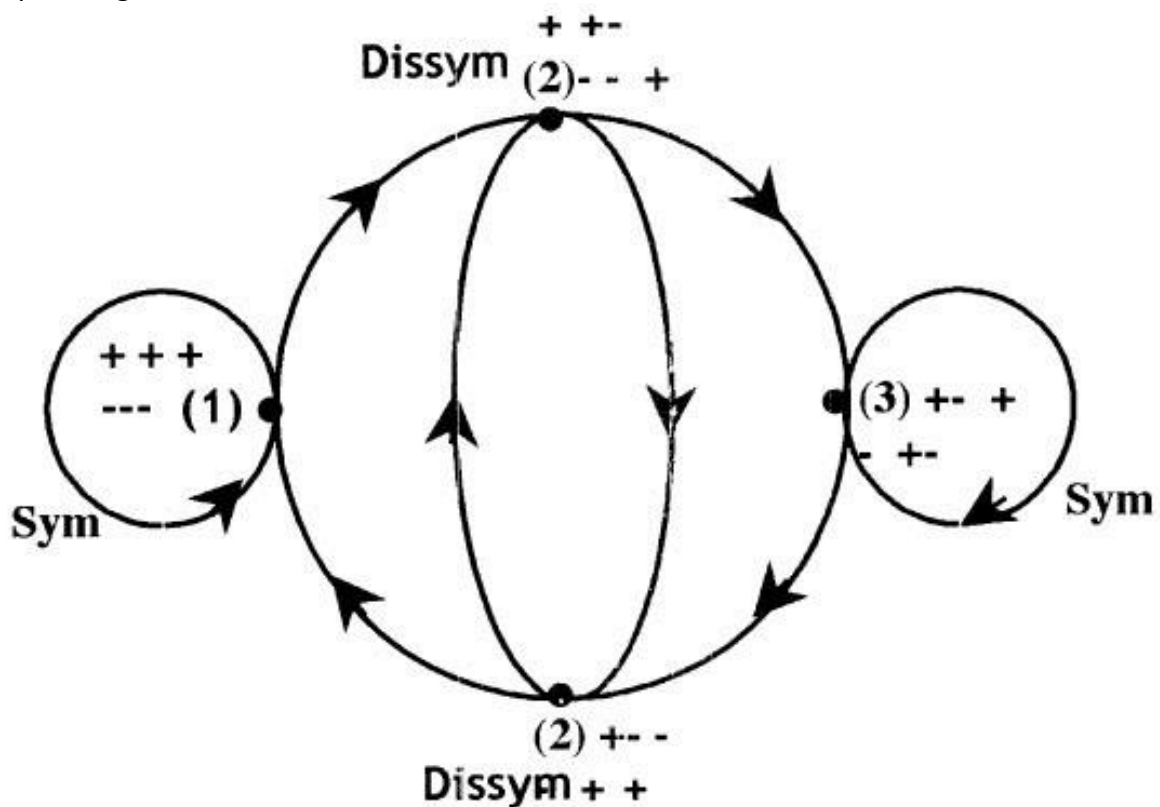
Première loi

Alors même que les suites de + et de – sont choisis au hasard, il résulte de cette notation en trois temps, des possibilités et impossibilités de successions.

En effet, à commencer par une séquence (1) + + +, le choix d'un + donne une séquence (1) et le choix d'un – donne une séquence (2) + + –. Et à commencer par une séquence (1) – – –, le choix d'un + donne une séquence (2) – – + et le choix d'un – donne une séquence (1). Ainsi une séquence (1) ne peut être suivie que d'une séquence (1) ou (2).

En testant chaque possibilité de succession des séquences, on construit un graphe orienté des possibilités, dans lequel l'écriture de (2) en haut et (2) en bas est nécessaire pour rendre

compte fidèlement des possibilités et impossibilités de succession, compte tenu des propriétés grammaticales de la chaîne :



L'image représente un diagramme avec trois états principaux étiquetés (1), (2) et (3). Chaque état est entouré d'un cercle et contient des symboles mathématiques. 1. L'état (1) est situé dans un cercle à gauche. Il est étiqueté avec "Sym" et contient les symboles "+++" et "---". 2. L'état (2) est situé dans un cercle au centre. Il est étiqueté avec "Dissym" et contient les symboles "+-" et "-+". Ce cercle est plus grand et contient des flèches pointant vers les états (1) et (3). 3. L'état (3) est situé dans un cercle à droite. Il est étiqueté avec "Sym" et contient les symboles "+-" et "-+". Des flèches indiquent des transitions entre ces états : - De (1) à (2) et de (2) à (1). - De (2) à (3) et de (3) à (2). Ces flèches montrent des interactions dynamiques entre les états symétriques et dissymétriques.

Maintenant, si on lit le graphe, on s'aperçoit qu'après une séquence (1), un nombre *pair* de séquences (2) par exemple (1-2-2-2-2) implique deux issues possibles : une séquence (1) ou une séquence (2), la séquence (3) étant exclue. De même, à partir d'une séquence (1), un nombre *impair* de séquences (2) autorise une séquence (3) ou une séquence (2), excluant alors l'enchaînement d'une séquence (1).

Ce graphe indique donc l'existence d'un rapport de la *mémoire* à la *loi* : la loi est subordonnée à la succession des symboles : + et - revient à dire que le nombre de la séquence (2), pair ou impair, influe sur la possibilité de la séquence suivante ; en d'autres termes, les signifiants se souviennent toujours de leur position passée (pair ou impair ici), que l'Inconscient garde en mémoire à l'insu de la mémoire consciente.

Lacan part donc d'une succession aléatoire de + et - qui définit une succession *binnaire*. Par construction des séquences et en ne considérant que le troisième temps, celui qui coïncide avec *le moment de conclure*, il passe à une succession *ternaire* (1, 2 et 3) et dégage ainsi une première loi, engendrée par la coupure de la rtl. Cette première loi affirme qu'à partir de la souvenance des coups du hasard antérieurs, on peut déduire qu'il existe des enchaînements

impossibles, et qu'il existe donc des séquences dont on peut prédire l'apparition ou non dans la chaîne. Ou encore que les choix, dus à un hasard d'une causalité vaine ou intentionnelle, mènent à une rupture de l'ordre, c'est-à-dire qu'il n'y a plus équiprobabilité des enchaînements de séquences (1), (2) ou (3) dans la chaîne symbolique et c'est précisément l'interprétation, produite par la syntaxe dont Lacan nous dit qu'elle est constitutive de la structure inconsciente, qui engendre cette rupture.

Mais toujours pas de *tuchê* à l'horizon... Ne la perdons pas de vue si nous voulons bien la manquer.

Deuxième syntaxe

Lacan approfondit le processus visant à révéler la nature du signifiant, quand bien même ce processus rendrait la détermination symbolique plus opaque à appréhender. Considérons la nouvelle série constituée d'une succession des séquences (1), (2) et (3). Dans l'exemple donné précédemment, cette série est donc :

1	2	3	3	2	2	3	3	2	2	2	1	2	3	2	1	1
---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---

L'image représente une grille de nombres disposés en lignes et colonnes. La première ligne contient les nombres 1, 2, 3, 3, 2, 2, 3, 3, 2, 2, 1, 2, 3, 2, 1, 1. La deuxième ligne contient les nombres 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2, 2. Chaque nombre est placé dans une cellule carrée, et les lignes sont clairement délimitées par des lignes verticales et horizontales. La disposition est régulière et les nombres sont espacés de manière uniforme.

Considérons le saut effectué du premier temps au troisième temps et écrivons une deuxième syntaxe afin de lire d'un autre *regard* la suite aléatoire initiale :

Appelons ? les quatre sauts qui permettent de passer d'une *symétrie* à une *symétrie* : 1 à 1, 1 à 3, 3 à 1 et 3 à 3 (notons qu'il existe exactement quatre cas qui définissent un ? : 1-1-1, 1-2-3, 3-2-1, 3-3-3).

Appelons ? les deux sauts qui permettent de passer d'une *symétrie* à une *dissymétrie* : 1 à 2 et 3 à 2 (il existe exactement quatre cas qui définissent un ? : 1-1-2, 1-2-2, 3-3-2, 3-2-2).

Appelons ? le saut qui permet de passer d'une *dissymétrie* à une *dissymétrie* : 2 à 2 (il existe exactement quatre cas qui définissent un ? : 2-3-2, 2-1-2, et deux cas 2-2-2 selon que le premier (2) est en haut ou en bas du graphe).

Appelons ? les deux sauts qui permettent de passer d'une *dissymétrie* à une *symétrie* : 2 à 1 et 2 à 3 (il y a exactement quatre cas qui définissent un ? : 2-3-3, 2-2-1, 2-1-1, 2-2-3).

Cette nouvelle syntaxe peut paraître *arbitraire* mais c'est bien là la particularité de *l'automaton*. En effet, la *régularité* de cette syntaxe est validée par *l'équiprobabilité* des quatre sauts ?, ?, ? et ?, puisque chacune des quatre lettres grecques est réalisable selon quatre cas favorables, et aurait donc, selon la mathématique des probabilités, une chance sur 16 d'apparaître. Appliquons ensuite la rtl à cette syntaxe et écrivons ce que cela donne dans notre exemple :

+	+	+	-	+	-	-	+	-	+	+	-	-	-	+	-	-	-	-
		1	2	3	3	2	2	3	3	2	2	2	1	2	3	2	1	1
				α	δ	β	β	δ	δ	β	β	γ	δ	γ	α	γ	α	δ

L'image représente une grille de 16 cases disposées en quatre rangées et quatre colonnes.

Chaque case contient un symbole ou un nombre. Les rangées et colonnes sont délimitées par des lignes verticales et horizontales. Première rangée : Les cases contiennent des signes mathématiques "+" et "-". Deuxième rangée : Les cases contiennent les nombres "1", "2", "3". Troisième rangée : Les cases contiennent les lettres grecques " α ", " δ ", " β ". Quatrième rangée : Les cases contiennent les lettres grecques " γ ", " δ ", " α ". Les cases sont disposées de la manière suivante : - Première colonne : "+", "1", " α ", " γ " - Deuxième colonne : "+", "2", " δ ", " δ " - Troisième colonne : "+", "3", " β ", " β " - Quatrième colonne : "-", "2", " δ ", " γ " - Cinquième colonne : "+", "2", " δ ", " β " - Sixième colonne : "+", "2", " β ", " β " - Septième colonne : "+", "2", " γ ", " δ " - Huitième colonne : "-", "1", " γ ", " α " - Neuvième colonne : "-", "2", " α ", " γ " - Dixième colonne : "-", "3", " γ ", " α " - Onzième colonne : "-", "2", " α ", " δ " - Douzième colonne : "-", "1", " δ ", " α ". La disposition des signes mathématiques et des nombres/lettres grecques varie dans chaque colonne.

Deuxième loi

À la série binaire de l'ensemble { +, - }, on a donc associé une série ternaire de l'ensemble {1, 2, 3} et à cette nouvelle série est maintenant associée une série quaternaire de l'ensemble {?, ?, ?, ?}. Analysons de plus près les possibilités de succession de ces quatre lettres grecques, afin de dégager éventuellement une loi, en rapport évidemment avec la coupure engendrée par la deuxième syntaxe. Nous devons procéder de manière organisée et suivre sur le graphe orienté de la première loi les possibilités de succession des séquences 1, 2 et 3. Par exemple, si la série commence par un ? (quatre sauts favorables), quelles sont les lettres ? à ? qui peuvent suivre ? Faisons ce qu'on appelle au lycée un arbre des possibilités (figure ci-dessous).

À commencer donc par ? : 1- ...- 1, peut suivre, d'après le graphe, soit un 2 (haut) soit un 1. Si le 2 (haut) a suivi, peut suivre soit un 3 soit un 2 (bas). Le premier cas donne une succession 1-1-1-2-3 = ? ? ? ; le deuxième cas donne une succession 1-1-1-2-2 = ? ? ? ; etc.

$\alpha : 1-1-1$		3	$\rightarrow \alpha \beta \alpha$
	2	2	$\rightarrow \alpha \beta \beta$
		1	$\rightarrow \alpha \alpha \alpha$
		2	$\rightarrow \alpha \alpha \beta$

L'image représente une table avec des nombres et des suites de lettres associées. La table est divisée en deux colonnes principales. La première colonne contient des nombres et une expression mathématique en haut à gauche. La deuxième colonne contient des suites de lettres associées aux nombres correspondants de la première colonne. En haut à gauche, il y a une expression mathématique " $\alpha : 1-1-1$ ". À côté, dans la première colonne, il y a les nombres 1, 2 et 3, dans cet ordre. Dans la deuxième colonne, les suites de lettres associées sont les suivantes : - Pour le nombre 1 : " $\alpha \alpha \alpha$ " - Pour le nombre 2 : " $\alpha \alpha \beta$ " - Pour le nombre 3 : " $\alpha \beta \alpha$ ". La table est encadrée par une bordure rectangulaire.

On peut de la même manière construire les successions possibles en partant d'un ?, d'un ? et d'un ?. Or, il apparaît, lorsque l'on écrit toutes les éventualités, qu'un saut quelconque ?, ?, ? ou ? peut être immédiatement suivi par un quelconque autre saut, tandis que le saut suivant

ne laisse place qu'à deux cas possibles en en excluant deux autres. En effet, dans l'exemple détaillé ci-dessus, le saut ? peut être suivi d'un ?, d'un ?, d'un ? ou d'un ?, tandis qu'en troisième position, en troisième saut n'apparaissent que des ? ou des ?.

Après avoir effectué les vérifications sur les autres possibilités de sauts associés à chacune des lettres, il en sort une loi que Lacan résume ainsi : « Il s'avère à l'encontre du temps troisième, autrement dit le temps constituant le binaire, est soumis à une loi d'exclusion qui veut qu'à partir d'un ? ou d'un ? on ne puisse obtenir qu'un ? ou un ?, et qu'à partir d'un ? ou d'un gamma, on ne puisse obtenir qu'un gamma ou un ? », et que Lacan retranscrit sous forme de quotients dans le répartitoire

A ? : **Erreur!** ? ?, ?, ?, ? ? **Erreur!**

Lacan ajoute immédiatement que cette deuxième loi, excluant au temps troisième deux possibilités, n'est pas réciproque mais *rétroactive*, en ce sens qu'à fixer le troisième temps, deux lettres se trouvent irrémédiablement alors exclues du premier temps. À partir de la *rétroaction* de cette deuxième loi, Lacan s'intéresse à ce qui se passerait si on fixait le premier temps et le quatrième temps d'une succession possible des quatre lettres grecques. À fixer le 1^{er} et le 4^e termes d'une succession, la 1^{re} place détermine deux issues en 3^e place et la 4^e place exclut deux issues de la 2^e place.

Nous avons refait les « calculs » et dressé un tableau récapitulatif des 64 cas possibles, en fixant les premiers et quatrième temps (à noter que s'il n'y avait pas d'impossibles, il y aurait eu $4 \times 4 \times 4 \times 4 = 256$ cas possibles de succession, or ici il n'y en a que le quart, c'est-à-dire que trois quarts des arrangements n'apparaissent pas dans la chaîne symbolique) :

4 ^e tps 1 ^{er} tps	α	exclues	β	exclues	γ	exclues	δ	exclues
A	α α α α α α β α α δ α α α δ β α	γ β, δ	α α α β α α β β α δ α β α δ β β	γ β, δ	α γ α γ α γ β γ α β α γ α β β γ	δ α, γ	α γ α δ α γ β δ α β α δ α β β δ	δ α, γ
β	β α δ α β α γ α β δ δ α β δ γ α	β γ, α	β α δ β β α γ β β δ δ β β δ γ β	β γ, α	β γ δ γ β γ γ γ β β δ γ β β γ γ	α δ, β	β γ δ δ β γ γ δ β β δ δ β β γ δ	α δ, β
γ	γ α δ α γ α γ α γ δ δ α γ δ γ α	β γ, α	γ α δ β γ α γ β γ δ δ β γ δ γ β	β γ, α	γ γ δ γ γ γ γ γ γ β δ γ γ β γ γ	α δ, β	γ γ δ δ γ γ γ δ γ β δ δ γ β γ δ	α δ, β
δ	δ α α α δ α β α δ δ α α δ δ β α	γ β, δ	δ α α β δ α β β δ δ α β δ δ β β	γ β, δ	δ γ α γ δ γ β γ δ β α γ δ β β γ	δ α, γ	δ γ α δ δ γ β δ δ β α δ δ β β δ	δ α, γ

	cxclucs	exclues	cxclucs	exclucs
				a β a 8
Ba Ya				5, B
Ya 8 a				
8 & β a				

Dans les colonnes « exclues » sont indiquées en première ligne la lettre exclue simultanément des 2^e, 3^e et 4^e places et en deuxième ligne les deux autres lettres exclues respectivement de la 2^e et de la 3^e place.

Lacan revient sur cette notion d'antériorité :

« Ceci pourrait figurer un rudiment du parcours subjectif, en montrant qu'il se fonde dans l'actualité qui a dans son présent le *futur antérieur*. Que dans l'intervalle de ce passé qu'il est déjà à ce qu'il projette, un *trou* s'ouvre que constitue un certain *caput mortum* du signifiant (qui ici se taxe des trois quarts des combinaisons possibles où il a à se placer), voilà qui suffit à le suspendre à de *l'absence*, à l'obliger à *répéter* son contour [16]. »

Le *futur antérieur* est un temps utilisé lorsque l'on parle au présent, de deux actions qui se produiront dans le futur, l'une après l'autre : la première action est au futur antérieur et la deuxième action est au futur simple. Le fait de fixer le premier temps et le dernier revient donc à utiliser le futur antérieur dans un premier temps pour projeter dans le futur simple le quatrième temps, créant ainsi ce que Lacan appelle un trou, situé dans l'intervalle délimité

par ces deux temps, trou pendant lequel les signifiants sont décapités des trois quarts des combinaisons supposées possibles. Ce que Lacan interprète comme le *caput mortum* du signifiant, c'est aussi cette partie négligeable ou réduite à un infinitésimal, qui se rate inexorablement, du fait de la syntaxe.

Alors, à relire ce que Lacan nous indique, pourrait-on comprendre que la parole à l'instant présent (celle de l'analysant par exemple) est inscrite dans un temps qui s'est un jour conjugué au futur antérieur, et qu'entre ce temps du passé et le temps présent, surgit un vide lié à l'absence d'un signifiant attendu. Entre l'instant où la parole projette un futur antérieur et l'instant où le présent rattrape ce futur antérieur, une rencontre est exclue : c'est la *tuchê*, rencontre ratée, qui renouvelle alors la répétition.

Enfin, Lacan constate que l'on voit « se détacher du réel une détermination symbolique qui, pour ferme qu'elle soit à enregistrer toute partialité du réel, n'en produit que mieux les disparités qu'elle apporte avec elle [17] ».

À comprendre que dans une série choisie *au hasard*, si l'on effectue des coupures syntaxiques liées au temps et aux places des signifiants dans la structure, alors apparaissent des lois définies par les absences de certains signifiants, quand bien même on essaierait d'y accéder en ayant fixé antérieurement ce que l'on projette d'atteindre. Ces signifiants éloquentes par leur absence introduisent inévitablement l'automatisme de répétition.

Épilogue

1. Dans *Le Moi dans la théorie de Freud et la technique de la psychanalyse*, Lacan nous dit : « Vous voyez les possibilités de démonstration et de *théorématisation* qui se dégagent du simple usage de ces séries symboliques. Dès l'origine, et indépendamment de tout attachement à un lien quelconque de causalité supposée réelle, déjà le symbole joue, et engendre par lui-même ses nécessités, ses structures, ses organisations. C'est bien de cela qu'il s'agit dans notre discipline, pour autant qu'elle consiste à sonder dans son fond quelle est, dans le monde du sujet humain, la portée de l'ordre symbolique [18]. »

Il semble bien qu'il ait fait ici une démonstration à visée théorématique... comme il dit. L'ordre symbolique, communément représenté par la structure du discours, s'impose à nous : il n'y a pas de *je parle* dans mon discours, il n'y a que du *ça parle* ! C'est la Loi symbolique du signifiant qui parle lorsque l'Homme se met à discourir. L'inconscient est structuré comme un langage, nous disait Lacan, et il est pris, comme prisonnier, dans l'autonomie syntaxique du réseau des signifiants.

2. La théorématique de Lacan nous renseigne sur la praxis analytique : « Cette position de l'autonomie du symbolique est la seule qui permette de dégager de ses équivoques la théorie et la pratique de l'association libre en psychanalyse [19]. »

En effet, dans l'association libre, les signifiants s'enchaînent les uns après les autres, selon un hasard qui n'a rien à voir avec l'aléatoire, mais qui transpire la détermination symbolique liée à un réel qui se rate et qui ne peut se dire autrement que par l'insistance de son absence, jusqu'au signifiant premier lui-même. La répétition est le leurre symbolique car ce qui brille par son absence reste introuvable dans la série du hasard et se rate à chaque coup de dés. De plus, Lacan nous indique que « seuls les exemples de conservation, indéfinie dans leur suspension, des exigences de la chaîne symbolique [...] permettent de concevoir où se situe le *désir inconscient* dans sa *persistance indestructible* [20] ».

Le désir inconscient serait donc perceptible par l'insistance de certains signifiants dans la chaîne symbolique du discours libre, dont la persistance ne serait que le témoin de la

dérobade perpétuelle d'un signifiant-clé, ou réel, qui échappe systématiquement au discours parce que soumis à la loi syntaxique du refoulement inconscient.

La rencontre avec le réel, *tuchê*, dans le réseau des signifiants, *automaton*, est une rencontre manquée, ratée, toujours ajournée, reportée à plus tard, au hasard d'une rencontre future, qui se ratera inexorablement.

« Ce qui est caché n'est jamais que ce qui manque à sa place » et c'est bien là le point crucial qui doit nous faire porter notre attention sur la certitude de ne pas voir ou de ne pas trouver ce qui est pourtant là, sous nos yeux et qui nous est invisible, à l'instar de la lettre volée. La place du signifiant dans le symbolique décide des coupures et des changements de syntaxe qui sont l'essence de la détermination symbolique. On ne peut forcer le hasard... ni contraindre le réel à se montrer, sauf peut-être si l'on admet que le réel se présente comme une trouvaille prête à se dérober à nouveau, introduisant ainsi la dimension de la perte. Le réel n'est finalement qu'un trou, perceptible uniquement par ses bords. Et ce qui est caché n'est que ce qui manque à sa place dans le symbolique, car dans le réel, il y est toujours, à sa place. Ce réel, lié au désir inconscient, persiste et signe tout au long de nos discours, alors même qu'il s'en trouve exclu.

3. La causalité de cette exclusion inéluctable s'amorce dans la parole. Stéphane Mallarmé écrivait en 1897 le poème qui commence par « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard » et qui finit par « Toute pensée émet un coup de dés ». À chaque fois que la parole se fait entendre, la répétition symbolique est à l'œuvre et modifie par rétroaction les places des signifiants antérieurs, comme des métamorphoses des réminiscences imaginaires ou symboliques. Ces métamorphoses rendent alors encore plus opaque la loi syntaxique et dissimulent sous des aspects objectivables et abordables par le conscient, la vérité de l'ineffable réel.

Or, les lois de la détermination symbolique sont antérieures à toute parole, en ce sens qu'un chiffre n'est jamais choisi au hasard : même s'il existe d'étranges coïncidences que l'on pourrait croire liées au destin ou même s'il existe des lois mathématiques réelles permettant de prédire la probabilité d'apparition d'une rencontre parmi toutes, seule *la coupure engendre la loi* et ce n'est qu'à l'exhiber dans le symbolique que cette coupure peut faire émerger le nouage d'avec le réel.

Dans l'association libre, que l'on aimerait imager comme une suite de signifiants choisis au hasard, la loi syntaxique inconsciente est considérée par l'analysant comme une vérité subjective, voire même éclairante. Or, la coupure qu'insuffle l'analyste au moment même où cette certitude s'ancre dans le symbolique, va chambouler la loi qui s'était inscrite et remettre les compteurs à zéro : à partir d'un signifiant dernier, une nouvelle association libre commence alors, accompagnée de la loi syntaxique inconsciente, qui, elle, se répète encore peut-être à l'identique. Quoi qu'il en soit, les coupures insufflées par l'analyste bouleversent et métamorphosent le réseau, en tant que *système*, des signifiants et accompagnent l'analysant dans sa quête asymptotique d'un réel indicible, dont seule la *tuchê*, en tant que rencontre manquée, reflète le stigmaté.

La coupure a donc le pouvoir de réveiller la *tuchê*, en désarçonnant la loi de l'*automaton*. Et c'est bien ce que l'analyste Jacques Lacan vient de faire devant nous en différé : une coupure. Son regard singulier sur la structure de l'Inconscient, régi par la loi des signifiants, insuffle cette coupure qui nous permet, à nous ici, d'éviter le malentendu en prenant conscience de la suprématie de la loi des signifiants dans nos discours, suprématie qui nous constitue en tant que « parlêtre ».

Enfin, écoutons Lacan dans *Les quatre concepts...* : « Le côté formé de la relation entre *l'accident qui se répète* et ce sens qui est la véritable réalité et qui nous conduit vers le *Trieb*, la pulsion, voilà ce qui nous donne la certitude, qu'il y a autre chose pour nous, dans l'analyse, à nous donner comme visée de démystifier l'artefact du traitement que l'on appelle le *transfert*, pour le ramener à ce qu'on appelle la réalité prétendument toute simple de la situation. »

Ceci pour clore sur ce que Lacan répètera souvent : le transfert, entre analyste et analysant, n'est pas la répétition d'une affection (amour ou haine) inscrite dans le passé affectif de l'analysant, bien que le transfert puisse être le lieu d'une répétition symbolique. L'analyste est le sujet supposé doté d'un certain savoir, sans doute celui de distinguer l'*automaton* de la *tuchê*, c'est-à-dire de reconnaître, dans la profusion automatique du réseau des signifiants du discours de l'analysant, ce qui peut être coupé ou saisi au vol et qui tient de la rencontre avec le réel.

En d'autres termes, ce qui est à découvrir n'est pas ce qui se répète, mais bien au contraire ce qui se dérobe systématiquement et le transfert psychanalytique est sans doute une voie (une voix ?) souscrivant à cette rencontre impossible.

Date de mise en ligne : 01/12/2005

<https://doi.org/10.3917/cla.008.0199>

© <https://shs.cairn.info/revue-la-clinique-lacanienne-2004-2-page-199?lang=fr&tab=texte-integral>